

Retour ô 35 choeurs*

Un atelier chanson d'intervention...

Depuis longtemps déjà des adhérents de Peuple et Culture (notamment PIERRE LEYMARIE, IRIS BUGL, ANNE-MARIE VAILLANT...) souhaitaient que se mette en place un atelier de chansons "à textes". Le passage à l'acte vient de se faire grâce à leur opiniâtreté et à la participation fondamentale pour la conduite de l'atelier, de SANDRA BERTHUMEYRIE et de STÉPHANE SORO DE LOS SANTOS tous deux musiciens et enseignants.

SANDRA BERTHUMEYRIE assurera la fonction de chef de chœur et STÉPHANE SORO DE LOS SANTOS réalisera les arrangements et accompagnera musicalement le groupe. Le répertoire ? Chansons passées et présentes de luttes, révolutionnaires, contestataires (au sens large du terme !...). Avant tout plaisir de chanter ensemble, préparation de chansons en chœur ou en solo et à terme quand le groupe sera rôdé, interventions de l'atelier lors d'événements divers.

Rythme des répétitions : une fois par mois le vendredi de 18h30 à 20h30. La première réunion-répétition aura lieu le vendredi 5 décembre au collège Rollinat à Brive. Co-voiturage à partir de Tulle. Atelier gratuit ouvert à tous et à toutes.

Si vous souhaitez y participer, prenez contact avec PIERRE LEYMARIE 05 55 23 52 38 ou IRIS BUGL 06 08 30 63 24 ou MARIE TRILLO-POUGET 05 55 26 38 97.

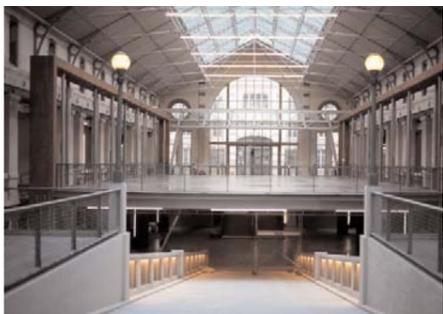
* C'est Stéphane, qui lors de la réunion de constitution de l'atelier, a proposé avec humour (et sens !), que le groupe se nomme retour ô 35 heures (traduire retour aux 35 heures).

le 104 ouvre ses portes

à Paris



début des travaux en 2003



ouverture du centre octobre 2008

Centre artistique et culturel de la ville de Paris, le 104 est un établissement culturel qui a ouvert ses portes sur le site de l'ancien service municipal des pompes funèbres (architecture industrielle de la fin du 19^{ème} siècle) dans le 10^e arrondissement de Paris.

— Message d'origine —

De : RICHARD Jean
Envoyé : vendredi 10 octobre 2008 17:42
: peupleetculture.correze@wanadoo.fr
Objet : le-104-ouvre-ses-portes

vu sur le site de lib0
<http://www.liberation.fr/culture/1101104-le-104-ouvre-ses-portes>

j'ai eu une 1/2 seconde de doute, mais non, il ne s'agissait pas de la manu ...
on ne peut que se réjouir pour la sauvegarde du patrimoine ... parisien,
pour y ancrer un très bel établissement artistique
comme quoi, une bonne volonté politique est sans doute suffisante
jean

à Tulle...



l'atelier 104 de la Manu en 2003



sa démolition en 2004

adhésion 2008

Adhérent 25 €

Association, CE 50 €

Peuple et Culture Corrèze - 51 bis rue Louis Mie - 19000 Tulle / tél : 05 55 26 32 25
peupleetculture.correze@wanadoo.fr - <http://perso.wanadoo.fr/pec19>
participation de La Région Limousin dans le cadre du dispositif "Emplois associatifs"

Peuple et Culture Corrèze n°42 tiré à 1000 exemplaires - Directrice de la publication : Manée Teyssandier
Imprimé par Peuple et Culture Corrèze - 19000 Tulle - Issn : 1769-4531

Peuple et Culture

mensuel décembre - 2008 - n°42

Corrèze



Lecture de textes de MAHMOUD DARWICH par JULIETTE et PIERRE-ETIENNE HEYMANN le 6 novembre 2008

rendez-vous

décembre

mardi 2

Projection du film *Quelle classe ma classe* de PHILIPPE TROYON
20h30 - salle Latreille - Tulle

jeudi 4

Projection du film *Enfermement* d'ANNE-MARIE FILAIRE
17h30 - projection sur un mur extérieur au 2 rue Félix Vidalin - Tulle
18h30 - Sortir la tête - 14 rue Riche - Tulle

jeudi 11

Projection du film *Tableau avec Chutes* de CLAUDIO PAZIENZA
20h30 - salle Latreille - Tulle

Il est bien dans l'ordre des choses que le démantèlement du système économique d'après guerre s'accompagne d'une attaque importante contre la démocratie effective, liberté, souveraineté populaire et droits de l'homme sous la bannière de TINA, There Is No Alternative (il n'y a pas d'alternative). Ce slogan, inutile de le dire n'est qu'une supercherie. L'ordre socio économique est le résultat de décisions humaines prises à l'intérieur d'institutions humaines. Les décisions peuvent être modifiées, les institutions peuvent être changées. Si nécessaire elles peuvent être renversées et remplacées, comme des gens honnêtes et courageux l'ont fait tout au long de l'histoire.

NOAM CHOMSKY, *Sous contrôle de nos vies*, éditions Allia

documentaire

Quelle classe ma classe de Philippe Troyon (2006 - 59')

mardi 2 - 20h30 - salle Latreille - Tulle, en présence du réalisateur PHILIPPE TROYON et du proviseur JOSEPH ROSSETTO, avec l'association départementale des psychologues scolaires



Cinq cents élèves de soixante nationalités différentes, dont la moitié des parents ne parle pas ou mal le français. Un environnement sensible trop souvent secoué par les problèmes socio-économiques de ses habitants... Le collège Pierre-Sémard de Bobigny est intégré en ZEP (zone d'éducation prioritaire). À l'entrée en sixième, le niveau des élèves le place 80^e sur les 119 que compte la Seine-Saint-Denis. Pourtant, quatre ans plus tard, les résultats du

BEPC permettent à l'établissement de se hisser parmi les vingt meilleurs du département, écoles privées comprises. A l'origine de ce succès, une équipe pédagogique motivée qui sait se remettre en cause et recherche sans cesse de nouvelles voies capables de donner aux enfants l'envie d'apprendre. Comment faire la classe aujourd'hui ? Voilà la question que se pose chaque jour JOSEPH ROSSETTO, le principal du collège. Comment donner confiance à des gamins trop souvent fragilisés ? Ici, les projets pédagogiques tiennent compte de la singularité de chaque élève afin qu'aucun ne se sente exclu. Et l'on rivalise de réflexion et d'imagination. Dans chaque classe, on travaille sur la langue et les cultures, à travers l'écriture, la danse, le théâtre et le cirque. Les mots se mélangent aux gestes pour amener les enfants à se connaître et à appréhender le monde. Cette découverte de soi et des autres, initiée entre les quatre murs du collège, se poursuit, pour les élèves de quatrième A, auteurs d'une nouvelle Odyssée, avec un voyage en Grèce sur les traces d'Ulysse, à bord d'un trois-mâts. Un voyage loin de Bobigny et de leur cité.



Jusqu'aux rives du monde... un témoignage sous forme de livre du principal JOSEPH ROSSETTO

Pourquoi fait-on le choix d'être enseignant ou chef d'établissement aujourd'hui ? Questionnement essentiel quand on voit l'adaptation de l'école. Ce questionnement ne fait pas peur à JOSEPH ROSSETTO. Dans son livre, il nous parle de rapports humains exigeants qui se construisent dans la culture et dans des expériences créatrices qui font naître des sentiments, des connaissances, des savoirs, des désirs de vie pour accueillir l'altérité et le multiple. Ce sont ces morceaux, ces clichés de vie qui font la pertinence et la beauté de cet ouvrage empreint de réalité et d'émotion.

Le livre et le DVD sont en vente chez Striana édition. Communiqué de presse de Striana, distributeur.

Enfermement d'Anne-Marie Filaire (2008 - 45')

jeudi 4 - Tulle à 17h30 projection sur un mur extérieur - 2 rue Félix Vidalin et à 18h30 à Sortir la Tête - 14 rue Riche (voir page centrale)

Enfermement est un témoignage sur la nouvelle frontière que dessine le mur édifié entre les territoires palestiniens et l'État d'Israël. L'artiste dont la connaissance de ces régions est intime, a filmé en un unique travelling les photographies noir et blanc qu'elle a prises et organisées en panoramas. Peuple et Culture invite ANNE-MARIE FILAIRE à échanger avec le public à la suite de la projection.

Tableau avec Chutes de Claudio Pazienza (Belgique/France, 1997, 104')

jeudi 11 décembre - 20h30 - salle Latreille (haut)- Tulle



" Tableau avec chutes est constitué d'un mélange de divers éléments : un journal que j'ai tenu pendant plusieurs mois entre juin et octobre 1996, une série d'entretiens avec le Premier ministre belge, des chômeurs, des psychologues, mes parents, des écrivains flamands...et, enfin, une enquête autour du tableau Paysage avec la chute d'Icare. Le tableau de Bruegel est une mise en scène très astucieuse. Notre regard est attiré par la tache rouge au centre,

un personnage et sa charrue, en nous incitant à croire qu'il s'agit d'une chose très importante. Mais ça n'est pas le cas. Le regard découvre le sujet, Icare, en train de se noyer (...) C'est un peu à partir de cette question de l'œil et du regard que je me promène dans mon film. Il n'y a même qu'une seule question qui le traverse du début à la fin : qu'est ce que regarder veut dire ? "

(Claudio Pazienza)

POUR LA SUITE DU MONDE : PORTAIT DU CINEASTE EN CITOYEN.

par Patrick Leboutte critique de cinéma.

" Que deviendront les yeux d'un enfant lorsqu'il n'y aura plus rien à voir ? " (Fernand Deligny)

Claudio Pazienza habite à Bruxelles et plus précisément rue de l'instruction. Il ne pouvait pas mieux s'établir. Né à Roccasalegna, dans les Abruzzes, d'un père tenu d'émigrer, venu travailler dans les mines en Belgique, il sut tôt en effet ce que l'enseignement peut offrir et s'il n'avait pas choisi de devenir cinéaste, sans doute à sa façon aurait-il fait lui-même un magnifique instituteur, conscient de ce qu'il ne faut jamais oublier d'expliquer aux enfants : combien de litres d'eau contient un corps humain ; quelle est la composition exacte de la bière ; comment s'est imposé mondialement le système de l'argent ; à quoi peut-on reconnaître la culture ouvrière ou que veut simplement dire le bonheur. Autant de questions essentielles qu'entre gai savoir et mélancolie, il n'en finit pas d'aborder de film en film, une dizaine depuis quinze ans, de Sottovoce (1993) à Scènes de chasse au sanglier (2007), le plus récent.

Ainsi Tableau avec chutes est-il avant tout un grand film pédagogique et social sur la peinture et j'en connais peu d'autres, à travers l'histoire du cinéma, ayant à ce point détaillé une œuvre de manière à la fois si humble et si précise et pourtant débordante, encyclopédique, à la limite de la démesure. Car si l'on en sort mieux renseigné sur l'art de Bruegel, documenté comme rarement, plus érudit ou plus savant, c'est avec la

satisfaction d'avoir en outre découvert quantité d'autres choses, renvoyant à nous-mêmes comme aux temps que nous endurons, assemblage de préoccupations domestiques et de réflexions sur l'existence, association d'éléments certes disparates, mais visant d'abord à ne plus séparer l'œuvre de ceux qui la contemplent. Ainsi peut-on apprendre au détour d'un plan qu'en juin 1996, le taux de chômage en Belgique était de 14% ; le prix du kilo de beurre s'élevait alors à 203 francs, il en fallait 31 pour obtenir un dollar et, malgré l'introduction de la canisette en 1992, les chiens chiaient toujours autant sur les trottoirs. Cette année-là, celle du tournage, l'automne était tombé pile à l'heure. En septembre, le pays entier s'était mis à descendre dans la rue, écoeuré par le nombre élevé d'enlèvements d'enfants dont on commençait tout juste à retrouver les corps. A Liège, les pompiers avaient arrosé le palais de justice, jugeant urgent de nettoyer la magistrature. Cela sentait bon l'insurrection au point qu'une adolescente marocaine et voilée dut s'interposer entre ouvriers et policiers pour éviter le pire, alors même qu'on venait à peine d'exhumer le cadavre de sa sœur. Mais il n'y eut pas de révolution, ce que certains dont je suis regrettent encore. Flamands et Wallons purent à nouveau s'occuper de ce qu'ils considèrent comme l'essentiel : la partition programmée de l'espace commun, la séparation.

Mais me dira-t-on, quel rapport avec Bruegel? Telle est exactement la question que se pose le cinéaste tout du long. Elle lui tient lieu jusqu'au

bout de fil rouge : comment instruire et faire voir cette relation, ne jamais perdre de vue le tableau tout en gardant toujours en point de mire ce monde-ci, celui dans lequel nous vivons ? A quoi servirait sinon d'admirer si longuement un chef-d'œuvre de la peinture flamande s'il ne s'agissait pas aussi de s'interroger sur le destin du pays qui l'a vu naître ? A quoi servirait seulement de regarder si ce n'était pas pour croire encore en la possibilité de voir, en dépit des limites du visible cyniquement entretenues, renforcées, par les industries du spectacle et de la culture ?

Pas à pas, modestement, le cinéaste Claudio Pazienza mène l'enquête, ne dissimulant rien de ses impasses comme de ses moments d'égarement. S'il avance souvent à tâtons, pour ne pas dire en aveugle, et parfois même à reculons, il progresse néanmoins : de sauts de puce en ricochets, de coq en pâte en coqs à l'âne, par glissements successifs et perpétuels décalages. Le doute est sa méthode, digressive, mais obstinée,

A quoi servirait sinon d'admirer si longuement un chef-d'œuvre de la peinture flamande s'il ne s'agissait pas aussi de s'interroger sur le destin du pays qui l'a vu naître ?

A quoi servirait seulement de regarder si ce n'était pas pour croire encore en la possibilité de voir, en dépit des limites du visible cyniquement entretenues, renforcées, par les industries du spectacle et de la culture ?

autant que l'insatisfaction : ne pas se contenter de peu, ne rien prendre pour argent comptant, voir plus loin, déplacer toujours un peu plus le propos, interroger sans relâche. Plus le film dure et plus Pazienza rencontre : personnel politique et experts, immigrés et prolétaires, marabouts et bouts de chandelle, tous sur le même pied d'égalité, les uns

comme les autres méritant la même attention. A chacun il montre le tableau, posant à tous la même question : " et vous, depuis l'endroit où vous êtes, que voyez-vous ? " Entre ce qu'il cherche - à percer le mystère de ce tableau - et ce qu'il trouve - un pays éclaté dans un monde en lambeaux -, il est celui qui assure les connections, obligé de payer de sa personne et plutôt deux fois qu'une, comme acteur et cinéaste, personne et personnage. Entre des sidérurgistes en colère, luttant contre la fermeture des forges qui les font vivre et défendant leur vision de la classe ouvrière, et son corps de cinéaste fatigué d'être toujours le seul à devoir tout recoudre ; entre sa voisine en deuil, rescapée des camps, et un premier ministre belge, probable espèce en voie de disparition ; entre le mythe d'Icare et la réalité de fillettes violées, Elizabeth, Julie, Melissa, Loubna, par ordre d'entrée dans l'horreur, il est celui qui met en présence et tente de raccorder. D'un côté la perte, la chute, la disparition, la dissolution, un désastre peut-être, et de l'autre son corps de cinéaste qui répare, suture, fait la jonction, remet du lien, arpente l'espace entre les hommes en quête d'un récit commun, jouant le temps du film contre l'accélération de l'Histoire. Si tel Icare, des enfants, une classe sociale, un pays sont tombés tandis que, comme le laboureur du tableau, les autres vaquent à leurs occupations, continuant de fonctionner, ignorants ou résignés, lui se veut encore une forme qui lutte afin de retarder l'échéance du mot " fin ", une force qui faiblit certes, mais qui résiste encore, on pourrait dire un pédagogue, un cinéaste-citoyen.

Enfermement d'ANNE-MARIE FILAIRE et Tableau avec Chutes de CLAUDIO PAZIENZA, sont projetés dans le cadre de Pause (du 15 novembre au 15 décembre les structures d'art contemporain en Limousin proposent autour du film, cinéma et/ou vidéo, et de l'image animée, des événements : expositions, projections, "veillées vidéo", rencontres avec des artistes).

anne-marie filaire

projection du film
Enfermement d'ANNE-MARIE FILAIRE
jeudi 4 décembre - Tulle

17h30
sur un mur extérieur, 2 rue Félix Vidalin

18h30
à Sortir la tête 14, rue Riche

Mon travail photographique ne tient pas du reportage mais s'apparente à une attitude de documentariste. Je m'intéresse à l'évolution des espaces et mes photographies sont majoritairement consacrées à des entre-deux, des zones tampons, des zones frontières, dans lesquelles, même si aucun habitant n'est présent, les traces de l'activité humaine saturent l'espace. Sous la forme d'un constat, mes images montrent avant tout la structure mouvante d'un territoire en évoquant le paysage dans sa dimension politique.

Mon travail en Israël et en Palestine a débuté en juillet 1999 à Jérusalem, un peu plus d'un an avant la deuxième Intifada. En 2004, au moment de la construction du mur, j'ai commencé à faire des relevés de terrain sur les zones frontières et je suis revenue photographier ces lieux de façon régulière pour enregistrer l'évolution des paysages. Ce travail a nécessité beaucoup de temps et c'est ce temps qui est donné à voir ici. Ces images parlent de l'enfermement, de la façon dont l'espace est investi, transformé, de la façon dont la vision est bouleversée.

Elles introduisent une réflexion sur la construction et la déconstruction du regard. Elles permettent de documenter cette période où l'espace s'est fermé, de confronter ces paysages et notre regard avant, pendant et après cette fermeture. Cette frontière entre Israël et les territoires palestiniens, matérialisée par un mur, est quelque chose de très violent. Et j'ai voulu décrire l'impact sur les territoires de la présence de ce mur construit par les Israéliens, mais aussi décrire les contenus et les formes des espaces que constituent les "zones frontières."

Anne-Marie Filaire

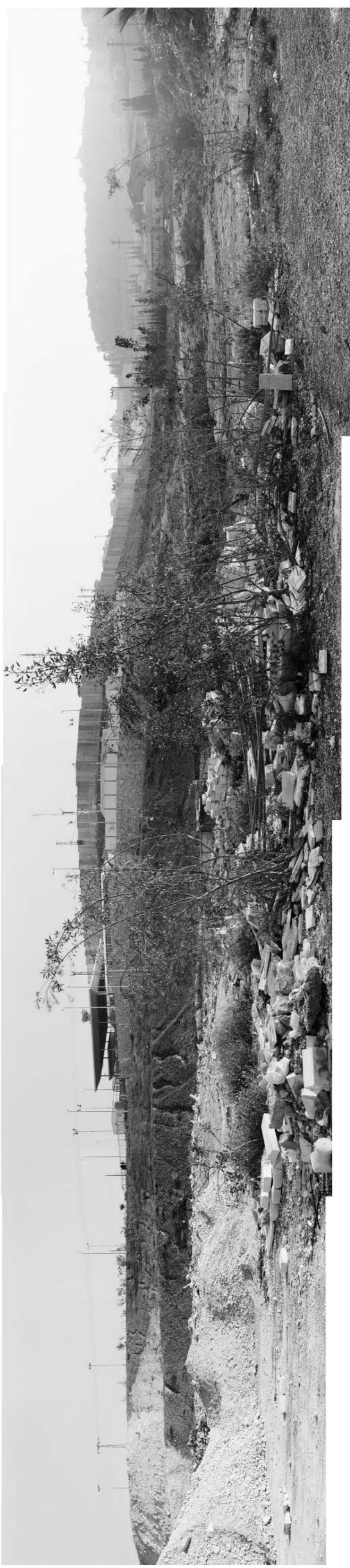
Une de nos convictions les plus fortes est que le travail d'ouverture à l'art se fonde non pas sur des "événements" mais sur un travail en profondeur et dans la durée. C'est pourquoi, lorsque c'est possible, nous donnons priorité à des actions qui se prolongent dans le temps et qui permettent ainsi de découvrir non seulement des oeuvres, mais aussi des processus de création en cours.

Ainsi avec ANNE-MARIE FILAIRE. Elle est venue une première fois à Tulle, en janvier 2004, présenter à Sortir la Tête à la fois une série de photographies réalisées en 1999 en Israël et Palestine (et qui font partie de la collection de l'artothèque du Limousin) et un travail récent sur le Cambodge (2002) sous forme de montage photographies et texte) qu'elle livrait pour la première fois à un public. Elle préparait à l'époque un nouveau séjour en Israël et dans les territoires palestiniens dans le but de poursuivre ses recherches sur les espaces frontières. Rendez-vous fut pris pour le "rendu" de son travail après son retour en France. C'est ainsi qu'en septembre 2006, elle a montré à Tulle aussi pour la première fois publiquement, son travail en cours d'élaboration sous forme de documents, quelques jours avant un nouveau départ dans les territoires et en Israël pour photographier exactement les mêmes lieux, sous le même angle, et donner ainsi à voir les bouleversements que provoque l'avancée inexorable de la construction du mur de séparation. Le film *Enfermement* est la dernière étape de son travail en Israël et Palestine.

Peuple et Culture

*J'ai décidé d'arrêter aujourd'hui ce travail.
Le film "Enfermement" est un long travelling qui témoigne de ces années de fermeture des paysages particulièrement autour de Jérusalem. Ce qui y est montré c'est ce temps.
Le film est une boucle.*

Anne-Marie Filaire (Paris, 24 juin 2008)



Anne-Marie Filaire : le mur déplié

Le film intitulé *Enferment* d'ANNE-MARIE FILAIRE était projeté dans les rues de Jérusalem cet automne lors du festival "Jerusalem Show". Il arrive en France et sera projeté le 10 janvier au cinéma Les 400 coups d'Angers puis au printemps à Marseille au travers du collectif *La Compagnie*. L'artiste nous a fait l'amitié de le projeter lors d'une séance de séminaire lundi dernier à l'Institut national d'histoire de l'art dans une version encore provisoire, accompagné d'une musique d'Arvo Pärt. *Enferment* est un témoignage sur la nouvelle frontière que dessine le mur édifié entre les territoires palestiniens et l'État d'Israël. Mais ce témoignage est avant tout la création d'une œuvre photographique et filmique, cinématique pour le dire en un mot. L'artiste dont la connaissance de ces régions est intime, a filmé en un unique travelling les photographies

noir et blanc qu'elle a prises et organisées en panoramas. D'une grande sobriété, et d'une apparente simplicité, le processus établi réside donc dans la mise en mouvement de panoramas successifs, montrant des lieux qui s'aboutent sans correspondre nécessairement au continuum géographique et temporel (les prises de vues couvrent 3 années en tout). Il s'en suit une position du spectateur tout à fait singulière que la métaphore du sentinelle illustre bien : vous semblez surplomber les paysages en tournant sur vous même, comme un guetteur. Du coup, le vide de ces régions devient frappant, malgré l'accumulation des habitations aux formes géométriques, malgré les quantités de gravas, la présence humaine n'est que manque. Le mur apparaît pour dresser des perspectives torves jusqu'à l'infini. Tout est séparation, et la séparation produit le manque. Ce film photographique est

donc un montage dont les coupes forment des décrochages réguliers - que l'on connaît bien depuis le XIX^e siècle dans la nécessité d'ajuster les images pour former le panorama (ce ne sont donc pas des "panoramiques", l'effet n'étant pas obtenu à la prise de vue). Les légendes centrées sous les ensembles défilants dansent sans réellement bouger par le jeu des décrochements, si bien que l'on freine parfois ou bien on accélère, mais cela ne se passe que dans votre œil ; et au moment où le film s'arrête, la réline de la sentinelle s'étant accoutumée au mouvement, vous semblez partir dans l'autre sens. Le sentiment d'enfermement n'est donc pas ici une donnée iconographique, et c'est tout le paradoxe : le spectateur-sentinelle voit loin, au-delà de ce mur-ruban, mais cet espace et ces paysages à perte de vue sont vains. L'œuvre s'enroule autour de vous, et l'on pense à un retour de l'image photographique à son état de rouleau qui serait ainsi

dévidé mais dont l'autonomie de chaque prise de vue demeure soulignée par l'effet de dépliage. ANNE-MARIE FILAIRE réfléchit depuis longtemps sur les notions de paysage, de frontière, d'identité. Elle montre par ce film que les formes mêmes qu'elle a su inventer pour penser l'image sont nécessaires à la compréhension de ces notions telle qu'elles apparaissent incarnées dans l'histoire des peuples. Et cela donne à méditer. Car ce que ce film expose est bien le dépassement d'une esthétique de la répétition, du recommencement ou de tout autre processus itératif lorsqu'il s'agit de produire des formes en dialogue avec l'histoire. Ce film d'images est circulaire et sans retour, tragique sur le mode d'un déroulement qui impose aux plis sa loi mouvante. Il est tout ce qui nous désespère de seulement passer au long du temps des hommes. Cette œuvre participe de ce qu'il faut appeler aujourd'hui une esthétique des conditions.

Michel Poivert, Professeur Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne Institut national d'histoire de l'art